

RAPPORT DE REDDITION DE COMPTES DE LA MODÉRATRICE

Source : Modératrice

Chers frères et sœurs dans le Christ,

Quel honneur cela a été de servir l'Église Unie du Canada en tant que modératrice au cours des trois dernières années ! Et quelle période profonde, dynamique et audacieuse ce fut ! Au moment où nous nous préparons à nous réunir à Calgary et dans tout le pays pour discuter des travaux du 45^e Conseil général et élire notre 45^e modérateur ou modératrice, mes prières accompagnent l'Église pour que nous nous y consacrons en disciples fidèles. Je ne ferai pas ici un compte rendu détaillé de mes activités, mais livrerai plutôt un témoignage fidèle de ce que j'ai entendu et appris tout au long de mon parcours en tant que 44^e modératrice.

Que toutes et tous soient un

Cette année du centenaire marque un moment important dans la vie et le témoignage de notre Église. Tout en reconnaissant les aspects positifs et négatifs de nos cent premières années, ainsi que les traditions qui ont formé notre Église, nous nous tournons vers l'avenir. C'est ce que j'espère pour ce 45^e Conseil général : des visions et des rêves.

Bien que le plan stratégique 2022-2025 initial visait à orienter et à harmoniser le travail du Bureau du Conseil général, l'appel et la vision de l'Église concernent l'ensemble de l'Église.

Notre énoncé de vision est le suivant : ***Appelée par Dieu, en disciples de Jésus, l'Église Unie du Canada aspire à devenir une Église courageuse, connectée, évolutive, une Église constituée de communautés diversifiées, portées par le courage et l'espérance, unies par une spiritualité profonde, créatrices d'une liturgie inspirante et en quête audacieuse de justice***¹.

Et l'appel en résultant est que nous formons une Église **d'une spiritualité profonde, d'une vie de disciple dynamique et d'une quête audacieuse de justice.**

Aujourd'hui, plus que jamais, nous devons réfléchir à cet appel et à cette vision à tous les niveaux de l'Église. Au cours de ce Conseil général, nous examinerons les conséquences – volontaires et involontaires – de la restructuration de l'Église en 2018. Cependant, il y a une chose que j'ai entendue constamment dans toute l'Église : les communautés de foi se sentent déconnectées de l'Église, et il y a une augmentation du congrégationalisme. Ce n'est pas nécessairement une bonne ou une mauvaise chose – c'est simplement la réalité, et à bien des égards, c'est compréhensible. Nous avons des racines congrégationalistes et cela ne devrait pas nous surprendre. Mais la devise de notre église, qui est tirée du 17^e chapitre de l'Évangile de Jean, est *ut omnes unum sint* (« Que tous soient un » en latin) / *Akwe Nia'Tetewá:neren* (« Toutes mes relations » en mohawk). Nous ne devons pas perdre de vue cet engagement à

¹ <https://egliseunie.ca/qui-sommes-nous/lappel-et-la-vision-de-leglise-unie/>

être unis dans notre congrégationalisme.

Je pense que nous pouvons vraiment incarner l'unité dans notre diversité. Qu'est-ce que cela signifie pour la Lynn Valley United Church ou la Hope Springs United Church d'être une Église profonde, dynamique et audacieuse ? Quels sont les dons et les contextes qui vous sont propres et qui vous permettent d'exprimer l'amour et le témoignage de Dieu dans le monde ? Les six mots de notre appel ont le pouvoir de façonner notre unité, même en pleine période de bouleversements et de changements et dans le contexte d'un avenir incertain. C'est pourquoi je continue à prier : *ut omnes unum sint*.

Une spiritualité profonde

En tant que personne dont les études et la carrière ont penché du côté de la « quête audacieuse de justice » de notre appel et de notre vision, les aspects de mon rôle qui m'obligeaient à agir comme leader spirituelle élue de notre Église me rendaient plus nerveuse. Lors d'une réunion au début de mon mandat de modératrice, les membres de notre cercle de partenaires mondiaux ont dit entre autres au secrétaire général et à moi que l'Église Unie du Canada est reconnue – dans le monde entier – pour son audace en matière de justice, mais qu'ils ont du mal à entendre la spiritualité profonde de notre Église. Je parlerai plus en détail de la vie de disciple dynamique dans la section suivante, mais je savais, sans avoir à y réfléchir longuement, que notre spiritualité est bien présente – simplement, nous ne proclamons pas si souvent notre foi publiquement ou collectivement.

Il est facile pour nous d'aborder des concepts théologiques et des enjeux de justice, mais nous sommes plus réservés quand vient le temps de parler de notre spiritualité. Je ne sais pas exactement pourquoi. Peut-être est-ce dû à la modestie culturelle imposée par les idées victoriennes sur ce qui constitue une société « civilisée » au cours du siècle dernier et au-delà au Canada. C'est peut-être aussi une réaction aux voix désagréables, mais de plus en plus véhémentes, du nationalisme chrétien, tant au Canada qu'aux États-Unis. Mais cela ne veut pas dire que cette dimension n'existe pas. Je connais trop de gens dans notre Église, dans le temps et dans l'espace, qui prient, prêchent et participent au culte avec conviction et avec le désir de célébrer la présence de Dieu parmi nous.

Je le sens aussi dans les nombreuses communautés de foi que j'ai visitées au cours des trois dernières années. Nous avons des liturgistes de grand talent et des listes de prières actives. Nous possédons une myriade de pratiques contemplatives et de moyens incarnés d'éprouver la présence du divin dans l'ordre créé par Dieu.



Ma propre spiritualité a été profondément enrichie par cette expérience. J'ai notamment ressenti un appel renouvelé au ministère de la parole, des sacrements et des soins pastoraux. L'invitation à présider la Sainte-Cène, mais surtout à la célébrer, dans de nombreux cultes partout au pays a comblé ma spiritualité bien au-delà de ce que j'avais imaginé. Et j'en suis profondément reconnaissante.

Il y a un sermon que j'ai souvent prononcé lors des ateliers sur l'épanouissement que j'ai coanimés dans diverses régions de l'Église et que nous pourrions simplement appeler « Alive is Beautiful » [Être

vivant est merveilleux] Dans ce sermon, je raconte ce qui suit :

Ces derniers temps, j'ai lu les œuvres d'Andrew Root, un pasteur et professeur spécialisé dans le ministère auprès des jeunes et des familles au Luther Seminary, dans le Minnesota. Il s'est inspiré des travaux du philosophe canadien Charles Taylor – en particulier de son étude très estimée sur la laïcité – et les a mariés à une étude contextuelle de l'Église. Le livre que j'ai lu s'intitule *Churches and the Crisis of Decline* [Les Églises et la crise du déclin], mais il a également publié un ouvrage destiné à l'Église plutôt qu'aux universitaires intitulé *When Church Stops Working* [Quand l'Église cesse de fonctionner].

Je suis d'accord avec cette idée du professeur Root que nous sommes toujours si profondément agressés par la laïcité que l'Église a cessé de vivre. Il parle de deux sortes de mort, qui sont toutes deux tragiques : la première parce que la vie d'une personne ou d'un objet est interrompue, mais avec un grand potentiel inexploité. La perte soudaine d'un être cher est une tragédie, mais c'est tout aussi vrai lorsqu'elle touche des organisations. Le Canada est réputé pour ce type de décès. André Picard, chroniqueur santé au *Globe and Mail*, a déclaré un jour, à une conférence à laquelle j'assistais, que le Canada est le pays des projets pilotes. Nous élaborons des programmes novateurs pour répondre à nos besoins, rendons compte de leur succès, puis revenons au statu quo parce que « ce n'était qu'un projet pilote ». Ensuite, les pays scandinaves lisent les rapports de nos projets pilotes, disent « Hé ! ç'a marché au Canada... », mettent en œuvre nos programmes en tant que politique publique, et nous restons assis là à regarder avec envie les pays scandinaves et la solidité de leurs fondements sociaux. C'est un peu fou, non ?

L'autre type de mort, dit-il, c'est lorsqu'une personne ou un peuple cesse de vivre. Il ajoute que [traduction] « leur absence... devient une prise de conscience profondément

inconfortable du fait que l'on peut vivre une vie sans vraiment vivre du tout. Nous sommes en deuil non pas parce que cette personne est absente de l'orchestre de la vie, mais parce qu'elle a cessé de jouer depuis longtemps. » Nous avons tous rencontré des gens et des organisations comme ça, n'est-ce pas ?

C'est là qu'il aborde l'idée de la laïcité et de ses effets sur l'Église. Charles Taylor donne trois définitions de la laïcité : 1) il s'agit de la division entre le public et le privé (comme lorsque nous vendons une église à une galerie d'art ou à une école de musique, à un restaurant ou à un pub) ; 2) la laïcité se définit par le fait que de moins en moins de gens ont des pratiques religieuses, au point que nos églises deviennent si vides qu'elles peuvent être converties en galeries d'art, en écoles de musique ou en pubs ; 3) la laïcité signifie que nous vivons dans un monde où toutes les croyances sont contestées et fragiles. Nous [traduction] « vivons un âge séculier parce que nous pouvons imaginer vivre, et parfois nous vivons en effet, comme si la vie n'avait aucune qualité transcendante ». (Root, p. 8)

Root explique que [traduction] « la plupart d'entre nous, en Occident, peuvent vivre leur vie comme s'il n'y avait pas de Dieu vivant qui entre dans l'histoire et qui parle aux gens. Les Occidentaux s'accrochent à l'idée de Dieu (la plupart d'entre nous *croient* en Dieu...), mais peu d'entre nous sont sûrs de pouvoir *rencontrer* ce Dieu... La plupart des gens, même dans nos Églises, ne déclareraient pas que l'Église permet de rencontrer un Dieu vivant qui parle et agit dans le monde. » (Root, *Churches & the Crisis of Decline*, p. 8)

Cette citation m'a interpellée.

Ailleurs dans le livre, il écrit : [traduction] « Ce qui fait la beauté d'une paroisse, ce n'est pas son nombre de membres, ses programmes ou l'accès à des ressources, mais le fait qu'elle soit vivante. Une communauté vivante est merveilleuse, qu'elle compte six ou six cents membres ». (Root, *Churches & the Crisis of Decline*, p. 6)

Être vivant est merveilleux... que l'on soit six ou six cents.

« Être vivant est merveilleux » est devenu mon mantra. En fait, des membres du personnel du Conseil régional du Centre et de l'Est de l'Ontario m'ont même fait un t-shirt avec ce slogan.

Et bien qu'il y ait de nombreuses communautés de foi dans ce pays qui luttent pour leur viabilité (financière et autre), ou qui se sentent déconnectées de l'Église, beaucoup sont, en fait, merveilleusement vivantes. Je sais que je ne vois peut-être que le meilleur, mais cela suffit

à me remplir d'espoir que le Dieu transcendant auquel nous affirmons croire est encore actif et présent dans cette Église.

Une vie de disciple dynamique

Lorsque nos partenaires mondiaux nous ont exprimé qu'ils n'entendaient pas la spiritualité dans notre tradition, je leur ai répondu que je pensais – et que je pense toujours – que nous souffrons davantage du manque d'une vie de disciple dynamique que d'une spiritualité profonde. Je suppose que, compte tenu du vieillissement démographique de notre Église, la plupart de nos membres ont grandi à une époque où la chrétienté était bien vivante au Canada. Elle déterminait nos jours fériés nationaux (et le fait toujours). On faisait le ménage le samedi pour préparer le culte et le repos du dimanche, journée sans autres événements ou activités prévus, ni de courses à faire. Et bien que nous offrions des programmes de formation chrétienne en dehors du culte dominical, nous n'avions généralement pas à chercher à tout prix à inviter d'autres personnes à l'église ; on ne se demandait pas si nos voisins allaient à l'église, mais plutôt quelle église ils fréquentaient.

Le vieillissement des paroisses et la diminution du nombre de jeunes qui fréquentent l'église ont grandement réduit les possibilités de formation active de disciples et d'éducation à la foi. Cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas, mais elles ne sont pas au cœur de notre Église. Je pense que l'autre raison est la résistance au nationalisme chrétien de plus en plus présent, mais aussi la honte profondément ancrée en raison des dommages causés au nom de la mission et de l'évangélisation, en particulier en ce qui concerne les relations entre les peuples autochtones et non autochtones au Canada. Une partie de la vie de disciple consiste à partager la bonne nouvelle de notre foi. Mais pour reprendre les mots de la pasteure Jordan Cantwell (la 42^e modératrice), nous pouvons considérer notre relation contradictoire avec l'évangélisation en utilisant le gâteau au chocolat comme métaphore. Si nous avons ce morceau de gâteau au chocolat (la Bonne Nouvelle) et que nous disions à notre voisin : « Oh, mon Dieu, c'est le meilleur morceau de gâteau au chocolat que j'aie jamais mangé, mais il est à MOI ; tu n'en auras pas ! Eh bien, c'est tout simplement insolent ! Mais si nous prenons ce gâteau au chocolat et que nous disons « Oh, mon Dieu, c'est le meilleur morceau de gâteau au chocolat que j'aie jamais mangé » et que nous forçons quelqu'un d'autre à en manger aussi, sans son consentement, eh bien, c'est tout aussi insolent !

Être capable à la fois d'assumer les péchés du passé (et nos péchés actuels – car nous en avons encore plusieurs) et de nous exprimer clairement et humblement quand nous communiquons la bonne nouvelle de notre foi est, en fait, l'objectif de l'éducation à la foi. Et mon impression, après ces trois années en tant que modératrice, est que l'engagement chrétien est l'enfant oublié de l'Église.

En pensant particulièrement à l'avenir – à ce que nous devons faire –, je pense que nous devons nous attaquer à cet appel à la formation audacieuse de disciples, parce que l'avenir de l'Église en dépend. Nos enfants et petits-enfants ont besoin d'occasions de grandir dans l'engagement chrétien, et ils ont besoin que cet engagement soit ancré dans la spiritualité grâce à l'éducation continue de la foi, modelée pour eux par ceux et celles d'entre nous qui sont plus avancés sur le chemin de la vie. Mais nous devons aussi avoir la grâce et l'humilité de



nous rappeler que ceux et celles qui sont nouveaux dans notre Église ou qui sont dans le premier tiers de leur vie n'ont pas les mêmes points de référence que les personnes qui sont plus avancées en âge et en expérience. Nous les blâmons souvent pour cette raison, comme s'ils et elles n'étaient pas assez « Église Uniens ». Ce comportement nuit à notre croissance, et laisse le pouvoir entre les mains de quelques personnes, tandis que l'expérience, les espoirs et les rêves du plus grand nombre sont en grande partie ignorés.

Nous devons créer des espaces et des occasions qui nous permettent d'être curieux, d'apprendre les uns des autres et de vivre notre engagement à devenir une Église interculturelle. L'un des commentaires que j'ai le plus souvent entendus de la part du personnel ministériel nouvellement arrivé au Canada est que, bien que les communautés de foi affirment vouloir grandir, souvent, quand elles appellent un pasteur ou une pasteure ayant de l'expérience dans la croissance d'une paroisse, elles ne veulent pas apporter les changements qu'il ou elle recommande. Comme le pouvoir et l'autorité sont divisés au sein de notre Église, il arrive que le personnel ministériel perde les batailles politiques. Dans ces situations, il peut même se montrer agressif envers les membres de sa communauté, par frustration pour sa perte de pouvoir.

Je crois sincèrement – en fait, je sais par expérience et grâce au leadership et à la force que j'ai observés chez les participants et les participantes au programme (Re)Generate –, que faire mieux est meilleur, et que faire mieux est possible. Il est possible pour l'Église d'être à la fois stratégique et fidèle.

Au tout début du programme (Re)Generate, les participants, les participantes et moi-même avons lu *De la vie communautaire* de Dietrich Bonhoeffer, un petit ouvrage sur la création d'une communauté chrétienne alternative pour l'étude de la théologie.

Bonhoeffer était un pasteur luthérien allemand, théologien et cofondateur de l'Église confessante. L'Église confessante était un mouvement au sein du protestantisme allemand dans l'Allemagne nazie qui s'opposait aux efforts déployés par le gouvernement pour unifier toutes les Églises protestantes en une seule Église évangélique allemande pronazie. Outre ses écrits

théologiques, Bonhoeffer était connu pour sa résistance farouche à la dictature nazie, notamment son opposition au programme d'euthanasie d'Hitler et à la persécution génocidaire des Juifs. Il a été arrêté en avril 1943 par la Gestapo et emprisonné à la prison de Tegel pendant un an et demi. Plus tard, il a été transféré au camp de concentration de Flossenbürg. Bonhoeffer a été accusé d'être associé à un complot visant à assassiner Hitler et a été jugé avec d'autres personnes accusées de complot. Il a été pendu le 9 avril 1945 lors de l'effondrement du régime nazi².

Bonhoeffer est un théologien et un pasteur dont beaucoup d'entre nous s'inspirent dans leurs réflexions sur le coût de la solidarité et leur engagement permanent en faveur d'une quête audacieuse de justice.

Dans sa préface *De la vie communautaire*, Bonhoeffer déclare avec une lucidité audacieuse :

*Le sujet que je présente ici est tel que tout développement ultérieur ne peut se faire que par un effort collectif. Il ne s'agit pas d'une préoccupation de quelques cercles privés, mais d'une mission confiée à l'Église. C'est pourquoi nous ne sommes pas à la recherche de solutions individuelles plus ou moins hasardeuses à un problème. Il s'agit plutôt d'une responsabilité à assumer par l'Église dans son ensemble. Il y a une hésitation évidente dans la manière dont cette tâche a été abordée. Ce n'est que récemment qu'elle a été comprise. Mais cette hésitation doit céder la place à la volonté de l'Église d'aider le monde.*³

Lorsque j'ai lu ces mots pour la première fois, mon cœur a bondi. C'étaient les mots que je cherchais. J'avais envie de leur dire : « Hé, écoutez-moi, reprenez-vous ! Inspirez-vous de *Michée* 6,8 et traitez-vous mutuellement avec bienveillance, car nous sommes tous dans le même bateau. » La formulation qu'utilise Bonhoeffer, au milieu du siècle dernier, pour dire que cette tâche doit être assumée par l'Église dans son ensemble, est peut-être un peu plus modérée que la mienne.

Bonhoeffer pensait que « c'est par la grâce de Dieu qu'une paroisse peut se réunir de manière visible dans ce monde autour de la Parole de Dieu et du sacrement... elle sait qu'une communauté visible est [l'expression d'une grâce]. [Et que la] présence physique d'autres chrétiens est pour le croyant une source incomparable de joie et de réconfort⁴ ».

Bonhoeffer écrit que : « Lorsque les gens sont profondément touchés par la Parole, ils la communiquent aux autres. Dieu a voulu que nous soyons tenus de chercher et de trouver sa

² Wikipédia.

³ Nous traduisons toutes les citations, car nous n'avons pas pu consulter l'édition française officielle du livre. Bonhoeffer, Dietrich, *De la vie communautaire* suivi du *Livre de prières de la Bible* (Genève : Labor et Fides, 2007) p. 1. Les pages indiquées sont celles de l'édition anglaise citée par la modératrice : Bonhoeffer, Dietrich, *Life together*, transl. by Daniel W. Bloesch (Minneapolis: Fortress Press, 2015).

⁴ *Ibid.*, p. 2-3.

Parole vivante dans le témoignage d'autres chrétiens, dans la bouche des êtres humains. Les chrétiens ont donc besoin d'autres chrétiens, qui leur disent la Parole de Dieu⁵ ».

À quelques reprises au cours des deux dernières années, j'ai effectué un exercice les yeux fermés avec des membres de l'Église. Je demande d'abord aux gens de fermer les yeux et d'être attentifs à leur corps en pensant au sens et au rituel de nos sacrements : le baptême et la Sainte-Cène. Je leur demande ensuite de faire la même chose, mais en pensant à leurs semblables et aux personnes à leurs côtés dans l'église. Vous pouvez prendre un moment pour faire la même chose.

Quand vous avez visualisé nos sacrements du baptême et de la Sainte-Cène, vous avez probablement senti votre corps se détendre et ressenti un profond bien-être émotionnel.

Mais si je vous demandais de me dire honnêtement si vous vous sentez aussi profondément connecté aux gens qui vous entourent, vous auriez peut-être eu un malaise. Nous ne nous tenons pas les uns les autres en aussi haute estime que nous le faisons pour les sacrements. Nous ne nous considérons pas comme sacramentels. Et dans l'Église Unie du Canada au sein de laquelle j'ai grandi, j'ai eu très peu d'occasions de communiquer aux autres les moments où j'ai été profondément touchée par la Parole. On ne s'attend pas à ce que je témoigne ou que je partage la bonne nouvelle de ma foi personnelle. C'est comme si la Bible était pour nous un manuel de justice sociale plutôt que la bonne nouvelle de la possibilité de transformation personnelle et sociale que permettent la grâce divine et l'enseignement de Jésus, le Verbe qui a vécu parmi nous.

J'ai décidé de me consacrer au ministère, quelle qu'en soit la forme dans l'Église et sa durée, comme modératrice ou professeure à l'Emmanuel College. Cela découle de mon désir de me plonger au cœur de l'engagement chrétien, de rétablir l'intimité émotionnelle et la vulnérabilité nécessaires pour être vrais les uns envers les autres. Car comment pouvons-nous travailler à la justice systémique et à la transformation si nous ne sommes pas capables de regarder réellement en face nos propres péchés et notre repentir ? Cela ne veut pas dire que nous devons être individuellement parfaits avant de pouvoir nous attaquer aux grands systèmes d'injustice qui marginalisent les gens dans nos sociétés. Je ne vais pas dans le sens de l'exhortation de Jésus « que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre ». Pas du tout. Je dis plutôt que le travail individuel de reconnaissance de notre propre humanité et de notre faillibilité nous permet de développer de l'empathie. Cela nous permet de croire, comme le dit la sociologue Brené Brown, que [traduction] « tout le monde a une histoire qui vous brisera le cœur. Et si vous *écoutez vraiment*, tout le monde a une histoire qui vous bouleversera ».

Bonhoeffer écrit que [traduction] « par Sa miséricorde envers nous, Dieu nous a appris la miséricorde les uns envers les autres. En recevant le pardon au lieu du jugement, nous avons déjà été préparés à nous pardonner les uns les autres. Nous sommes devenus redevables

⁵ *Ibid.*, p. 6.

envers les autres de ce que Dieu nous a fait à nous-mêmes. Plus nous avons reçu, plus nous pouvions donner et moins riche était notre amour envers les autres, moins nous vivions manifestement de la miséricorde et de l'amour de Dieu. Dieu lui-même nous a appris ainsi à nous rencontrer les uns les autres comme il nous a rencontrés en Christ. Comme il est dit dans *Romains 15,7* "Accueillez-vous les uns les autres, comme le Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu". »

Et si nous agissions ainsi – je veux dire *vraiment* ? C'est difficile. Ceux et celles qui me connaissent dans cette salle depuis presque vingt ans que je suis entrée dans le ministère savent qu'il y a des gens que je préfère ne pas regarder avec une révérence sacramentelle. Ces gens me tapent sur les nerfs et m'agacent. Je les juge. Si vous me connaissiez *vraiment*, vous sauriez aussi que je peux jurer comme un camionneur. Je dis donc des choses qui sont parfois désobligeantes – pas à l'égard des autres, mais d'une manière qui pourrait en offenser certains. Et je me cache derrière les changements sociaux qui laissent penser que ce genre de bravade salée est acceptable, et peut-être même un peu admirable.

Mais quand j'agis ainsi – quand *chacun d'entre nous* agit ainsi –, nous nous privons du véritable travail qui consiste à vivre notre engagement chrétien avec empathie et authenticité afin de pouvoir vivre en communauté chrétienne les uns avec les autres, comme si nous vivions réellement les uns *pour* les autres.

Quête audacieuse de justice

Comme toujours, c'est dans cette quête que notre Église a excellé, tant en bien qu'en mal. Je dis en bien parce que, très souvent, nous avons mené des actions qui ont contribué à infléchir l'arc de l'univers moral vers la justice. Et je dis en mal parce que parfois, nous le faisons d'une manière qui blesse d'autres personnes ou qui détruit des relations. C'est parfois inévitable, comme quand un partenaire d'une autre confession décide de quitter la table, préférant éviter le dialogue, alors que nous avons tout fait pour maintenir une communication constructive. Mais souvent, je pense qu'il est possible de l'éviter. Nous vivons dans un monde de plus en plus polarisé, où l'indignation est partout présente en ligne et dans les espaces numériques. Nos églises sont vandalisées parce que nos drapeaux inclusifs symbolisent notre accueil et que nos christologies expriment notre conviction que Dieu nous aime non pas en dépit de qui nous sommes, mais précisément *à cause* de qui nous sommes. Que chacun a sa place à la table. Il n'est donc pas surprenant que j'aie fait l'objet de haine en ligne, par exemple dans ce commentaire sur la plateforme X : « À quoi vous attendiez-vous de la part de la reine de l'Église de Satan ? » Mais vraiment, à moins qu'il y ait une menace à ma personne physique, des bâtons et des pierres...

Cela dit, nous disons *aussi* des choses blessantes et injustes. Nous les disons sous l'effet de la colère, de la peur, de la frustration et de l'indignation justifiée. Nous ne sommes pas toujours attentifs à nos paroles, trop attachés à l'idée d'avoir « raison » pour entendre réellement la douleur de notre prochain.



Je vois de nombreuses communautés de notre Église mener de merveilleuses actions audacieuses de justice. Et elles le font à un moment où le monde a tant besoin d'un témoignage prophétique.



J'ai vu le personnel de nos conseils régionaux et du Conseil général intervenir à maintes reprises, et utiliser leurs ressources très limitées pour faire des déclarations et publier des prières au moment où le monde a le plus besoin de nous.

J'ai également participé à des actions de plaidoyer auprès de nos gouvernements, et assisté à des rencontres qui se sont très bien passées, ou au contraire très mal. Parfois, notre apport était apprécié, et d'autres fois, considéré comme insignifiant. Nous étions alors accueillis superficiellement, mais vraiment tout juste tolérés.

Nous assistons à une montée de l'autoritarisme et de l'instabilité mondiale. Et il est évident que des génocides sont en cours, non seulement en Palestine, en République démocratique du Congo, au Soudan du Sud, au Yémen, au Myanmar, mais qu'il risque d'y en avoir également dans d'autres régions. Le journal en ligne *Science Norway*, une source d'informations scientifiques de langue anglaise en Norvège, a rapporté en 2023 qu'il y avait désormais plus de dictatures dans le monde que de démocraties.

Vous êtes si nombreux – très nombreux – à nous avoir écrit, à moi et au secrétaire général, pour nous demander d'élever la voix de l'Église Unie du Canada contre la propagande de guerre et pour défendre le droit international. Parfois, on suppose que nous n'avons rien fait ou que nous ne faisons rien (ce qui est souvent faux). Parfois, on nous demande de faire plus que ce que nous faisons. L'expérience que j'ai acquise auprès de parlementaires et de fonctionnaires me fait dire que, de plus en plus, une lettre émanant d'un ou d'une leader d'une Église n'a pas beaucoup de portée. Ces gens savent, d'une manière qu'ils n'avaient pas l'habitude de reconnaître à l'apogée de la chrétienté, que ce n'est pas parce que nous faisons une déclaration que tous les membres de notre Église partagent ce point de vue. Et ils utilisent cette vérité contre notre témoignage prophétique.

C'est dans nos partenariats  cumeniques et interconfessionnels que nous avons été les plus forts et que nous continuons à l'être. Chaque fois que des Canadiens et des Canadiennes se regroupent par-delà les traditions religieuses ou les  glises pour former des coalitions de



personnes qui partagent les mêmes sentiments et croyances, nos gouvernements sont plus susceptibles d'en tenir compte. Et, sur le conseil du député de ma circonscription, la meilleure chose que les  glises puissent faire à un moment comme celui-ci, c'est de devenir des centres de liaison au niveau de la communauté locale. Nous ne devons pas seulement vivre *avec* nos semblables, mais aussi *pour* nos semblables.

Lorsque nos représentantes et représentants élus nous voient agir de la sorte, ils le remarquent. Et même si ils et elles ne le font pas, nous contribuons   réduire la polarisation et à prendre soin de nos semblables, et nous incarnons ainsi véritablement l'amour, la foi et l'esprance que nous professons en tant que chrétiens et chrétiennes.

Quelques moments et faits amusants :

Les vols que j'ai effectués au cours des trois dernières années :



Même nos plans les mieux conçus échouent. Nous avons eu une réunion d'information avant mon premier voyage en Afrique en mars 2023. J'avais demandé à être informée de tout ce que



je devais savoir avant de partir. Je suis arrivée le samedi soir, à 17 h. Je devais prêcher à la St. Paul's United Church de Lusaka, en Zambie, à 7 h 30 le lendemain matin. On m'avait demandé de porter mon col romain pour souligner l'importance du leadership des femmes ordonnées dans cette Église. Je me suis présentée dans le hall de mon hôtel à 5 h 30 du matin en costume et col romain. J'ai découvert qu'en Zambie, les femmes ne portent pas de pantalon à l'église. Je ne possède pas de jupe. Je me suis donc précipitée chez nos partenaires à 6 h du matin

pour qu'on me confectionne un *chitenge*, c'est-à-dire une « enveloppe » en tissu de l'Église Unie de Zambie, afin que je puisse m'habiller convenablement pour aller à l'église.

Les participants et participantes au programme (Re)Generate se surnomment « The Blazing Walnuts » [les noix de Grenoble en feu]. Le temps passé ensemble a été



fructueux (j'observe une croissance et un potentiel énormes chez ces personnes), mais aussi propice à la formation de liens et au

jeu. De plus, les participantes et les participants ont créé un fonds spécial à la Fondation de l'Église Unie pour soutenir le développement futur du leadership du personnel ministériel.

Ils et elles sont mon espoir pour l'avenir de notre Église, et j'ai hâte de poursuivre le développement du leadership dans mon nouveau rôle de professeure adjointe aux études de l'Église Unie du Canada à l'Emmanuel College de Toronto pour l'année scolaire 2025-2026.



Gratitude

Je n'aurais rien pu réaliser pendant mon mandat sans les énormes sacrifices et la compréhension de ma famille. Merci à ma mère et mon père, Dolly et Bruce, d'avoir fait de moi la personne que je suis. Je veux aussi remercier ma famille, Mauricio, ainsi que nos enfants, Gabriel et Esperanza, pour tout ce qu'ils ont dû abandonner durant ces trois dernières années, en plus de leur gratitude pour tout ce que nous avons accompli ensemble dans notre cheminement de foi. Je vous aime tellement.

